

cieuses, un peu honteuse de pleurnicher dans l'imaginaire. Pleurer par avance ! se disait-elle. Je suis stupide. Mais elle ne pouvait pas se boucher les oreilles : elle entendait bien ce que faisaient les obus. Elle tâchait de dominer ses pensées. Alors elle voyait le pire : Jules mort, son jeune visage clos et raide. Mutilé de guerre ou mort au champ d'honneur, quelle différence cela faisait-il ? Ces deux avenir lui soulevaient le cœur de révolte. Elle les confondait en un même drame, bien qu'elle sût à quel point est précieuse la vie en soi, et quelle que soit cette vie. Elle craignait que son fils fût à jamais privé de père. Et du fait de ces craintes, elle ne s'expliquait pas les raisons pour lesquelles on se faisait la guerre. Son amour refusait que son esprit les comprît. Le jeu des alliances qui avait entraîné l'Europe dans le conflit lui était impénétrable, car elle n'y trouvait pas une raison d'y faire trouer le corps de celui qu'elle aimait. Quel sens faisait la perte de milliers de pères et maris ? Pourquoi les hommes croyaient-ils pouvoir justifier la mort ? Il lui semblait que les soldats étaient de stupides moutons qui allaient en chantant se faire égorger. Pourquoi avaient-ils été si nombreux à partir en chantant ? Quelle force obscure les conduisait à s'entre-tuer ? Voilà la question que se posait Félicité. Si Julia trouvait dans le deuil des autres la haine de l'Allemagne, Félicité sentait croître en elle, en même temps que l'enfant qu'elle portait, une haine de la guerre qui était amour de la vie. Et bien qu'elle n'en soufflât mot, elle était en cela un esprit insoumis, une résistante. Car la propagande avait commencé de tenir l'arrière. Il était interdit de publier les pertes. Les trains de blessés n'allaient pas à Paris. Seules les louanges de la récente victoire trouvaient des relais jusqu'aux oreilles civiles. Ainsi Félicité et Julia, qui n'avaient reçu de Jules qu'une seule lettre, purent-elles découvrir le communiqué du général Joffre